Document généré le 24 avr. 2024 16:33

Études littéraires africaines

NDAGANO Biringanine, *Nègre tricolore : littérature et domination en pays créole*, Préface de Jacques Chevrier, Paris, Servédit-Maisonneuve & Larose, 2000, 210 pages

Edmond Mfaboum Mbiafu

Numéro 9, 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042006ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042006ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mfaboum Mbiafu, E. (2000). Compte rendu de [NDAGANO Biringanine, *Nègre tricolore : littérature et domination en pays créole*, Préface de Jacques Chevrier, Paris, Servédit-Maisonneuve & Larose, 2000, 210 pages]. *Études littéraires africaines*, (9), 92–94. https://doi.org/10.7202/1042006ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

du roman s'empare du vide - comment accepter le cataclysme à l'échelle humaine ? - pour se construire et aider à vivre : la catastrophe naturelle est rupture du quotidien humain mais elle n'est pas rupture dans la continuité naturelle. Entre la nature et l'homme, il y a un équilibre à négocier qui n'est pas maîtrise absolue de l'un sur l'autre mais recherche d'une voie de cohabitation et acceptation des cycles." (p. 194).

Si l'on excepte les analyses que lui avait consacrées R.-B. Fonkoua dans sa thèse, *Les écrivains antillais et leurs Antilles* (1990), il n'existait pas à ce jour d'étude sur Maximin. On saura donc gré à Christiane Chaulet-Achour de nous avoir proposé cette remarquable étude. Celle-ci met en lumière la complexité et la richesse d'une œuvre et apporte à cet égard une contribution essentielle dans le débat sur les littératures postcoloniales en montrant le rapport original et décalé que Maximin entretient avec le passé comme avec l'espace présent.

■ Bernard MOURALIS

GUYANE

■ NDAGANO Biringanine, *Nègre tricolore : littérature et domination en pays créole*, Préface de Jacques Chevrier, Paris, Servédit-Maisonneuve & Larose, 2000, 210 pages.

Les postulats bien inspirés de Patrick Chamoiseau dans son essai-phare *Écrire en pays dominé* auraient pu constituer, dans le cadre de l'étude de Ndagano sur la littérature et la domination en pays créole, un canevas d'exploration de la littérature de la Guyane, avec ce qu'il faudrait d'écart pour souligner la spécificité de ce territoire dont l'histoire est proche de celle des Antilles françaises. C'eût été une démarche critique fort peu originale, en face d'un corpus somme toute peu engageant, mais qui mérite toute l'attention de la critique, universitaire et autre. Car le personnage du "nègre tricolore" que Ndagano met dans son collimateur a déjà été passé au crible d'un examen lucide de la situation des départements français d'outre-mer par d'autres essayistes. Englué dans une logique d'"improduction" et désormais attaché aux acquis mesquins d'un assistanat qui fait de lui ce que Aimé Césaire nommait le "mendiant arrogant", le nègre tricolore, le "looser" de la République, est un sujet au moi profondément clivé.

Une fois refermé l'essai de Biringanine Ndagano, force est de comprendre que la littérature n'était que le prétexte d'une exploration de la mentalité d'Ariel, cet esclave qui a très tôt fait le choix de la semi-liberté sous la tutelle du maître. Dans cette étude qui fait suite à quatre autres écrites en collaboration ou tout seul, les contextes politique, économique, culturel et idéologique prennent une importance qui relègue les préoccupations purement littéraires au second plan. Et ceci s'explique naturellement quand, au fur et à mesure que se distille la quintessence de la thèse

de Ndagano, s'exhale comme un reproche et une mise en garde à peine celés par des analyses qu'informent le vécu de l'auteur.

Et l'une des marques d'originalité de cet essai réside dans la posture d'élocution de son auteur : l'Africain, Guyanais d'adoption, pose un regard avisé sur le passé, le présent et le devenir d'une terre d'exil et d'asile, et soumet la réalité guyanaise à ses filtres culturels de sinistré de la décolonisation.

La démonstration de Ndagano s'articule en quatre parties, complétées par un appendice d'entretiens avec quatre auteurs Guyanais : Élie Stephenson, Rosange Blérald, Serge Patient et Christiane Taubira-Delannon. Le catalogue général est bien étriqué, dans un espace qui vit flamber la poésie "malélivé" (discourtoise) et fringante de Damas aux heures de gloire de la négritude, et qui s'est assoupi depuis quelque deux décennies, drogué, pour reprendre une formule de Raphaël Confiant au sujet de Césaire, par un épigonisme damaso-centré.

Après avoir situé la Guyane dans ses particularités géographico-historiques qui font du département équinoxial une juxtaposition de populations, Ndagano dit les faiblesses d'une "littérature autarcique" qui s'est montrée en panne de voix après Maran, Damas et Juminer, handicapée par un contexte de marasme culturel. Les vers d'Élie Stéphenson qu'il cite en exergue de son deuxième chapitre résument mieux que n'importe quel discours la réalité de ce fatal hiatus : "Nous sommes le peuple / des races bout à bout / n'ayant en commun / ni le cœur / ni le sang"[1].

Les causes du dépérissement de la littérature en Guyane, Ndagano les trouve dans "la quasi-fermeture au monde littéraire" (p. 47), l'absence de critique, les genres pratiqués (la poésie, peu lue par temps de crise de lectorat), les canaux choisis (la langue créole), les thèmes (la dénonciation, la révolte permanente)... "Ce sont, malheureusement, souligne-t-il, les voies dans lesquelles se sont engagés et s'engagent encore l'ensemble des Guyanais." (p. 47)

Après avoir sacrifié au débat couru sur le pourquoi et la destination de l'écriture en créole, l'essai de Ndagano présente une deuxième partie au titre emprunté à un vers de *Pigments* de Léon G. Damas ("Parlez-moi du désastre") où, à l'aide des textes des plus grands poètes guyanais, Damas, Patient et Stéphenson, l'auteur entreprend de fouiller le vaste territoire des lâchetés et des renoncements de la mentalité guyanaise. À ce stade, Ndagano propose une lecture des plus perspicaces, avec cet œil qui vrille la carapace des mots, à l'instar de cet élan investigateur qui donna *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle* de Raphaël Confiant.

La troisième partie continue l'exploration des lâchetés guyanaises sur le terrain de la prose et du théâtre, avec les combats racontés et les combats vécus, ceux des nègres marrons hier, et ceux des femmes, aujourd'hui.

1 Stéphenson, *Flèche pour un pays à l'encan,* cité par Ndagano, p. 35

Figure ambiguë de l'histoire guyanaise, le nègre marron, dont la trace sociologique est visible dans ces communautés marronnes dites des Bushinenge ou des Saramacas, a bénéficié d'un traitement assez révélateur des mentalités en Guyane, tournées vers une assimilation impossible. Cela a produit sur le plan artistique une pensée du "marronisme", conséquence du déplacement des enjeux de pouvoir et des modalités de domination. Cette partie aurait pu se suffire à elle-même dans son seul premier chapitre, sans l'évocation, comme en addenda, de la saga des femmes guyanaises, laissées pour compte des séculaires combats pour la justice et l'égalité. En réalité, Biringanine Ndagano consacre un chapitre-hommage à Christiane Taubira-Delannon, la meilleure ambassadrice de la Guyane depuis Éboué, Damas, Monnerville et Juminer. La quatrième partie du *Nègre tricolore* est une séquence libre de descriptions et de questionnements de type anthropologique : le premier chapitre fait écho à l'essai que Madame Ndagano consacre aux *Musiques et danses de la Guyane*[2], à la suite de quoi examen est fait de la texture du cordon ombilical qui lie la France métropolitaine à la Guyane.

Ndagano clôture son étude avec une mise en garde adressée au "nègre tricolore", celui qui se gargarise des affres d'un passé qu'il connaît mal, et qui se complaît dans sa situation de "mendiant arrogant". Tout en déplorant l'absence de cohésion sociale en Guyane, Ndagano fait à nouveau écho aux inquiétudes de Chamoiseau sur l'écriture en pays dominé, en axant ses préoccupations, non sur des questions purement littéraires issues d'une "sentimenthèque" ou de l'"inventaire d'une mélancolie", mais sur les écueils prosaïques d'une mauvaise saisie globale de la situation peu enviable du nègre "bleu blanc rouge" en Guyane, où le marron de l'intérieur (créole) n'a de cesse de dénaturer la noblesse d'une attitude de refus par son attachement aux gadgets de la société dominante. Le clivage du moi social est tel en Guyane que des entretiens reproduits en annexe de l'essai, il ne ressort que désarroi et incertitudes devant l'attitude concrète à adopter pour redonner au nègre tricolore dignité et fierté.

Mais au fait, est-ce véritablement là la mission de la littérature ? La sympathie de Ndagano pour le Nègre marron à qui est dédié cet essai le dispensait-elle d'esquisser un début de solution, en situant dès lors son discours dans une démarche qui l'amènerait au delà de l'évaluation des faits sociaux ? On serait pour une fois sorti de l'usage des constatations lucides sans remède. L'impasse que dessinent les déclarations des interviewés de la fin du livre donne à se demander si le nègre n'est pas maudit, tricolore ou non...

■ Edmond MFABOUM MBIAFU

2 Monique Blérald Ndagano, *Musiques et danses de la Guyane,* Ibis rouge, 1996